La notion de “ peuple ” dans le Quichotte

Manuel Borrego

▶ **To cite this version:**

Manuel Borrego. La notion de “ peuple ” dans le Quichotte. Cahiers d’Etudes Romanes, 2017, pp.231 - 244. 10.4000/etudesromanes.5919 . hal-03410620

HAL Id: hal-03410620
https://univ-fcomte.hal.science/hal-03410620

Submitted on 1 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

cahiers d'études romanes

Cahiers d'études romanes
Revue du CAER

35 | 2017
Le peuple. Théories, discours et représentations

La notion de « peuple » dans le *Quichotte*

Manuel Borrego

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/etudesromanes/5919
DOI : 10.4000/etudesromanes.5919
ISSN : 2271-1465

Éditeur
Centre aixois d'études romanes de l'université d'Aix-Marseille

Édition imprimée
Date de publication : 20 décembre 2017
Pagination : 231-244
ISBN : 979-10-320-0141-7
ISSN : 0180-684X

Ce document vous est offert par Université de Franche-Comté

UFC UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ

Référence électronique
Manuel Borrego, « La notion de « peuple » dans le *Quichotte* », *Cahiers d'études romanes* [En ligne], 35 | 2017, mis en ligne le 02 juin 2018, consulté le 01 novembre 2021. URL : http://journals.openedition.org/etudesromanes/5919 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesromanes.5919

Cahiers d'études romanes est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

La notion de « peuple » dans le *Quichotte*

Manuel Borrego
Université de Bourgogne Franche-Comté, CRIT EA 3224

Même si la notion de « peuple » n'apparaît pas très fréquemment dans *Don Quichotte*, son étude permet d'en tirer au moins deux leçons. En premier, que le discours politique nourrissant un certain nombre de chapitres du roman contient une intéressante réflexion sur les rapports entre les gouvernants et le peuple. En effet, le peuple ne serait pas compris dans ce texte de la manière dont le faisaient bon nombre d'écrivains politiques de l´époque ; c'est-à-dire, comme s'il ne s'agissait que d'une masse irrationnelle qu'un pouvoir très éloigné devait traiter à l'aune de son inculture et de son manque de lucidité. Les conversations entre don Quichotte et Sancho montrent plutôt la nécessité qu'a le gouvernant de tout mettre en œuvre pour être apprécié du peuple – tout particulièrement d'un point de vue moral – au risque, autrement, de perdre son pouvoir. Le deuxième enseignement serait que Cervantès n'a eu de cesse de s'intéresser, en tant qu'humaniste et homme de lettres, à la partie la moins cultivée de ses lecteurs. Il considérait que les écrivains avaient le devoir de contribuer à la culture et à la moralité du plus grand nombre, alors que ceux qu'il critique – ou qui sont critiqués par certains de ses personnages – prenaient l'option, plus facile et profitable, de s'adapter à leur public et lui servir ce qu'il appelle des « marchandises à vendre ».

Mots-clés : peuple, *Quichotte*, *vulgo*, Sancho, politique.

Si bien la noción de « pueblo » no aparece con mucha frecuencia en *Don Quijote*, su estudio permite al menos extraer darse cuenta de dos cosas importantes. La primera de ellas, es que el discurso político, que alimenta toda una serie de pasajes – e incluso de capítulos – de la novela, contiene una interesante reflexión sobre las relaciones entre los gobernantes y el pueblo. Así, no se entiende al pueblo en ese texto del mismo modo que lo hacían muchos escritores políticos del momento; es decir, como una masa irracional a la que un poder muy distante debe tratar como corresponde a su incultura y a su falta de lucidez. Las conversaciones entre don Quijote y Sancho muestran más bien la necesidad que tiene el gobernante de hacer todos los esfuerzos necesarios para ganarse el aprecio del pueblo – en particular desde un punto de vista moral – con el riesgo, en caso contrario, de perder su poder. La segunda enseñanza sería que Cervantes no deja de interesarse, como humanista y hombre de letras, a la parte menos culta de sus lectores. Considera que los escritores tienen el deber de contribuir a la cultura y a la moralidad de la mayoría; mientras que otros, a los que critica – o que critican sus personajes –, toman el camino más fácil y provechoso de adaptarse a su público y ofrecerle lo que él llama « mercadería vendible ».

Palabras claves : pueblo, Quijote, vulgo, Sancho, política.

Nous pouvons nous poser la question de la pertinence d'étudier, en rapport avec *Don Quichotte*[1], où l'humour et l'ambiguïté sont omniprésents, une notion relevant plutôt de la politique que de la littérature. Néanmoins, nous savons bien qu'il s'agit d'un ouvrage, notable entre beaucoup d'autres qualités, par la richesse et variété de ses registres. À plusieurs reprises, les personnages se mettent dans la peau des hommes politiques, que ce soit pour les critiquer, pour donner des conseils, pour proposer des mesures visant à améliorer l'action politique et militaire ou, concrètement, dans le cas de Sancho, pour exercer des responsabilités de gouvernement[2]. De même, dans la préface, l'auteur exprime une vocation très particulière : celle de se trouver un public, de l'attirer, de le détourner d'un autre type d'écrits. Dans le déroulement de l'action, plusieurs personnages vont s'ériger en porte-parole de cette visée éducative du peuple. Nous pouvons en conséquence partir de l'hypothèse qu'une réflexion politique est bel et bien présente dans l'ouvrage et que les questions concernant le peuple parfois sont objet de discussion.

Nous allons essayer, dans un premier temps, et avant de donner les contours du contenu politique de l'œuvre, de préciser les acceptions de « peuple » qui nous intéressent. Enfin, nous étudierons de quelle manière la notion de « peuple » s'insère dans les discours du roman.

Le mot « peuple » en français, aussi bien que le mot « *pueblo* » en espagnol, a plusieurs acceptions. Nous nous attacherons à éclaircir deux d'entre elles. La première, serait, selon le *Petit Robert* : « ensemble de personnes soumises aux mêmes lois ». Elle vient directement du latin « *populus* » et identifie la totalité d'une population sous un régime ou un système de pouvoir quelconque. Pour sa part, le *Littré* donne comme définition : « Multitude d'hommes d'un même pays et vivant sous les mêmes lois. »

1 Nous allons citer à partir de maintenant l'édition suivante : Miguel de Cervantes, ed. Francisco Rico, *Don Quijote de la Mancha*, Madrid, Punto de Lectura, 2014. Par commodité, nous utiliserons dorénavant les initiales : « *DQ*, I » pour la première partie et « *DQ*, II » pour la deuxième.

2 Certaines études ont considéré que la deuxième partie du *Quichotte* contient tout un programme politique : « dans la tradition des livres de chevalerie, non seulement le héros a vocation à gouverner mais, plus largement, les actes qui précèdent la consécration finale dessinent une voie politique souhaitable par rapport aux mauvais dirigeants qui l'entourent » (P. Darnis, « Segunda parte de don Quijote de la Mancha [éléments sur une satire ménippéenne] », in G. Villanueva, P. Darnis, *Dossier d'espagnol 2016-2017*, Neuilly, Atlande, 2016, p. 187).

La deuxième acception, de nouveau tirée du *Petit Robert*, a une signification moins large, car peuple serait : « le plus grand nombre, opposé au nombre restreint des individus plus fortunés ou plus cultivés d'un État ». Ou, selon le *Littré* : « La partie de la nation, considérée par opposition aux classes où il y a soit plus d'aisance, soit plus d'instruction. »

En espagnol, nous remarquons aussi pour le terme « *pueblo* » l'existence de ces deux acceptions documentées entre le Moyen Âge et l'époque moderne. Pour la première, le dictionnaire étymologique de Corominas nous dit : « *es corriente desde la Edad Media el uso de "pueblo" con el valor de congregación numerosa de gente afectada por una común condición política*[3] ».

Pour la deuxième, le *Diccionario de Autoridades*[4], donne cette définition : « *Se llama también la gente común y ordinaria de alguna Ciudad o población, a distinción de los Nobles.* »

Le dictionnaire de Corominas indique l'existence de « *vulgo* » dans la langue espagnole depuis la fin du XIII^e^ siècle, ayant un sens emprunté au latin, très proche de la deuxième acception de « *pueblo* » : « *tomado del latín* vulgus, -i, *la muchedumbre, el vulgo* ».

Vulgo est défini par le *Diccionario de Autoridades* comme : « *El común de la gente popular o la plebe* ».

Les auteurs de traités politiques écrits au début du XVII^e^ siècle – la période pendant laquelle se publient les deux parties du *Quichotte* – ne manqueront pas d'employer ces deux acceptions de « *pueblo* », mais plus particulièrement la première, car la tâche de légiférer pour l'ensemble des sujets et celle de les gouverner constituent les enjeux majeurs et les principaux défis à relever pour le gouvernant. « *Pueblo* » n'est pas le seul, mais c'est souvent le mode de désignation le plus habituel de l'ensemble des personnes sur lesquelles le souverain exerce son pouvoir. On le constate au nombre de ses occurrences – plus de 800 – dans *El gobernador cristiano* de Juan Márquez, publié pour la première fois en 1612, alors que « *reino* » est utilisé dans le même traité, environ 270 fois. La signification de ce dernier, proche, pour l'acception qui nous intéresse, de « *pueblo* », serait pour le *Diccionario de Autoridades* : « *conjunto de vasallos sujetos a un rey* ». La suprématie de « *pueblo* » n'est pour autant une règle

3 J. Corominas, J. A. Pascual, *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, Madrid, Gredos, 2007 (1ª ed. 1981).

4 *Diccionario de Autoridades*, Madrid, Gredos, 1990.

générale, car d'autres auteurs utilisent plus couramment « *reino* » ou – dans un sens similaire – « r*epública*[5] ».

En ce qui concerne le *Quichotte*, parmi les occurrences du terme « *pueblo* » – 25 dans la première partie et 88 dans la deuxième –, les plus fréquentes ne sont pas celles, majoritaires dans les ouvrages que nous venons de mentionner, revêtant une signification politique ou sociale. Le plus souvent ce mot a une troisième signification, moins abstraite. En effet, il est employé pour désigner pure et simplement un village, le lieu où habite un personnage ou l'endroit où arrivent les personnages itinérants de ce roman dans lequel, rappelons-nous, la plupart des actions se déroulent sur des chemins ou lieux de passage.

Ainsi, même si l'auteur privilégie le terme « *lugar*[6] » pour indiquer dans un premier moment le lieu mystérieux – « *de cuyo nombre no quiero acordarme* » – où habite don Quichotte, il emploie « *pueblo* » pour parler de son village, lorsque le voisin qui l'a rencontré, fort mal en point après sa rixe avec les commerçants, l'amène chez lui :

> *Procuró levantarle del suelo, y no con poco trabajo le subió sobre su jumento, por parecerle caballería más sosegada. Recogió las armas, hasta las astillas de la lanza, y liólas sobre Rocinante, al cual tomó de la rienda, y del cabestro al asno, y se encaminó hacia su pueblo, bien pensativo de oír los disparates que don Quijote decía; y no menos iba don Quijote, que, de puro molido y quebrantado, no se podía tener sobre el borrico y de cuando en cuando daba unos suspiros, que los ponía en el cielo.* (*DQ*, I, chap. v, p. 56-57)

Le même usage revient pour mentionner le village de Grisóstomo :

> *Por eso digo – respondió el cabrero –; y es lo bueno que mandó en su testamento que le enterrasen en el campo, como si fuera moro, y que sea al pie de la peña donde está la fuente del alcornoque, porque, según es fama y él dicen que lo dijo, aquel lugar es adonde él la vio la vez primera. Y también mandó otras cosas, tales, que los abades del pueblo dicen que no se han de cumplir ni es bien que se cumplan, porque parecen de gentiles.* (DQ, I, chap. xii, p. 103)

---

5 Un auteur très lu au xvii[e] siècle utilise « *reyno* » 79 fois, « *pueblo* » environ 46 et « *república* » environ 102 fois (Juan de Santa María, *República y policía cristiana*, Madrid, 1615). Álamos de Barrientos, dans son *Arte de gobernar*, préfère également « *reino* » (166 fois) à « *pueblo* » (42 fois), mais pas toujours forcément dans le sens qui nous intéresse (Álamos de Barrientos, éd. bilingue de J. M. Guardia, *Art de gouverner*, Paris, Henri Plon, 1876). En revanche, Julio Brancalasso utilise plus souvent (183 fois) « *pueblo* » et 123 fois « *reyno* » (Julio Brancalasso, *Laberinto de Corte*, Naples, J. Nucci, 1609).

6 « *Pequeña población rural* », selon ce qu'indique en note F. Rico, cf. *DQ*, I, chap. i, p. 27.

Et de nouveau pour le village du « *rebuzno* » : « *Quince días serían pasados, según es pública voz y fama, que el asno faltaba, cuando, estando en la plaza el regidor perdidoso, otro regidor del mismo pueblo le dijo: "Dadme albricias, compadre; que vuestro jumento ha parecido".* » (*DQ*, II, chap. xxv, p. 741)

C'est à l'occasion des discussions politiques et des discours sur le même sujet, que le terme « *pueblo* » deviendra spécialement significatif dans le roman. En effet, on peut observer qu'un discours *sui generis*, embrassant des questions éthiques, politiques et militaires, est bel et bien présent presque tout au long de l'œuvre[7]. Il ne pouvait pas en être autrement pour un texte qui trouve son inspiration – bien que de manière très détournée – dans la tradition épique, celle qui célèbre les actions héroïques depuis l'Antiquité et qui, par conséquent, transmet des valeurs ayant une portée collective[8]. De nombreux travaux ont fait état des liens du *Quichotte* avec *Il Cortegiano* de Castiglione, ainsi qu'avec l'*Institution du prince chrétien* d'Érasme de Rotterdam ou le *Reloj de príncipes* d'Antonio de Guevara – texte où les influences érasmistes sont notoires[9] ; globalement – mais avec des nuances que nous signalerons à l'occasion – une vision de la politique d'inspiration humaniste et chrétienne et, en conséquence, non machiavélienne, se fait sentir tout au long de l'ouvrage.

---

7 En tant que parodie du genre des romans de chevalerie, *Don Quichotte* véhicule des valeurs de générosité et de sacrifice qui concernent l'ensemble de la société et critique, par exemple, une noblesse qui s'en est éloignée.

8 « On en revient à la notion d'action héroïque, en précisant qu'aux yeux des Anciens tout au moins, une telle action n'est vraiment digne de mémoire que si elle comporte une dimension collective, et concerne non point d'individus, mais une communauté humaine dont les héros sont solidaires, soit qu'ils s'en fassent les champions, soit qu'en leur destin personnel se résume celui de la collectivité dont ils sont membres », in René Martin, Jacques Gaillard, *Les genres littéraires à Rome*, Paris, Scodel, 1981, p. 28.

9 Bon nombre d'autres travaux ont été consacrés aux liens entre la doctrine politique contenue dans le *Quichotte* et certains traités politiques. Nous n'en citerons qu'une sélection : T. Joseph, G. Fucilla, « The role of the cortegiano in the second part of *Don Quijote* », *Hispania*, vol. 33, n° 4, nov. 1950, p. 291-296 ; Donald W. Bleznick, « Don Quijote's advice to governor Sancho Panza », *Hispania*, vol. 40, n° 1, mar. 1957, p. 62-65 ; Angelo Di Salvo, « Spanish guides to princes and the political theories in *Don Quijote* », *Cervantes: Bulletin of the Cervantes Society of America*, 9.2, 1989, p. 43-60 ; Horacio Chiong Rivero, « Insula de buen gobierno: el palimpsesto guevariano en "Las Constituciones del gran gobernador Sancho Panza" », *Cervantes: Bulletin of the Cervantes Society of America*, vol. 28, n° 1, 2008, p. 135-165. De même, Marcel Bataillon explore longuement les résonances érasmistes dans son œuvre classique sur Érasme et l'Espagne (Marcel Bataillon, *Erasmo y España*, Madrid, FCE, 1983, 1re éd. 1937, p. 777-801).

La personnalité de don Quichotte elle-même est inséparable d'un discours éthique et politique. Ce personnage, comme beaucoup des contemporains de Cervantès, indifféremment de leur appartenance à une classe sociale plus ou moins élevée, fait référence à la raison d'État et semble avoir des opinions politiques affirmées. Il n'hésite pas, en compagnie du curé de son village et du barbier, à exposer quelles seraient les réformes qu'il faudrait mettre en place et les lois qu'il serait nécessaire de promulguer :

> *Y en el discurso de su plática vinieron a trar en esto que llaman "razón de estado" y modos de gobierno, enmendando este abuso y condenando aquél, reformando una costumbre y desterrando otra, haciendo cada uno de los tres un nuevo legislador, un Licurgo moderno o un Solón flamante, y de tal manera renovaron la república, que no pareció sino que la habían puesto en una fragua y sacado otra de la que pusieron.* (DQ, II, chap. I, p. 549-550)

Dans le domaine de la guerre, loin d'un pacifisme sans fissures – peu cohérent avec son esprit belliqueux – il explique la nécessité de l'exercice des armes dans un État – discours des armes et des lettres[10] ; pour lui, la guerre peut être juste et nécessaire, bien que dans des cas très précis. Notre héros a l'occasion d'exposer en détail cette théorie lorsqu'il se donne la difficile mission d'arrêter l'affrontement ridicule entre les villages du « *rebuzno* » :

> *Las repúblicas bien concertadas, por cuatro cosas han de tomar las armas y desenvainar las espadas y poner a riesgo sus personas, vidas y haciendas : la primera, por defender la fe católica ; la segunda, por defender su vida, que es de ley natural y divina ; la tercera, en defensa de su honra, de su familia y hacienda ; la cuarta, en servicio de su rey en la guerra justa ; y si le quisiéremos añadir la quinta, que se puede contar por segunda, es en defensa de su patria.* (DQ, II, chap. XVII, p. 764)

Don Quichotte ne manque pas, non plus l'occasion de montrer son point de vue sur une noblesse qui semble avoir perdu le sens de son utilité sociale[11]. Il s'agit ici d'une critique récurrente de sa part, que nous retrouvons dans son refus de changer son dangereux destin de chevalier errant par celui de courtisan, beaucoup moins risqué, mais d'autant moins héroïque à ses yeux :

---

10 Une valorisation de l'exercice des armes par laquelle il se distingue du point de vue érasmiste qu'il partage dans d'autres domaines. Cf. *DQ*, I, chap. XXXVII-XXXVIII.

11 Pour certains, « la découverte progressive de l'absence d'une noblesse armée sur le territoire péninsulaire […] est […] l'une des trames principales » de la deuxième partie du *Quichotte*, cf. Pierre Darnis, « Segunda parte de don Quijote… », art. cit., p. 133.

> *Mira amiga – respondió don Quijote –, no todos los caballeros pueden ser cortesanos, ni todos los cortesanos pueden ser caballeros andantes* […]*; los cortesanos, sin salir de sus aposentos ni de los umbrales de la corte, se pasean por todo el mundo mirando un mapa, sin costarles blanca, ni padecer calor ni frío, hambre ni sed.* (*DQ*, II, chap. VI, p. 589)

La densité de ses réflexions politiques augmente lors des péripéties de Sancho dans son exercice d'homme de pouvoir. Ces épisodes peuvent être compris comme une leçon pratique de l'art de gouverner. Et, en effet, ils ont été diversement interprétés. Certains trouvent que les critères de bon sens, trop simples, utilisés par Sancho ne pourraient pas être considérés comme une critique du système politique, des responsables politiques ou de la noblesse de son temps. Pourtant, dans les réflexions de don Quichotte et de Sancho, les piques concernant des défauts repérables, et critiqués par d'autres, dans la vie politique de l'époque ne manquent pas. L'un des reproches que l'on fait à la noblesse est l'absence d'une formation des jeunes afin de les préparer aux responsabilités : « *ya por muchas experiencias sabemos que no es menester ni mucha habilidad ni muchas letras para ser uno gobernador, pues hay ciento que apenas saben leer* » (*DQ*, II, chap. XXXVII, p. 803).

Les exemples précédents nous persuadent qu'une réflexion politique, adaptée aux caractéristiques des personnages et aux situations romanesques, mais assez cohérente en elle-même, est présente tout au long du *Quichotte*. Néanmoins, s'il fallait choisir les moments où l'on peut constater que le romancier prend vraiment les habits de l'auteur de traités politiques, nous en prendrions deux : le premier serait sans doute celui de l'entretien de Sancho avec don Quichotte, lors des préparatifs du premier pour son court voyage à l'insula Barataria ; le deuxième correspondrait à la lettre que le chevalier envoie à son écuyer alors que celui-ci a déjà subi ses premières expériences en tant que gouverneur.

L'occasion était trop belle pour que Cervantès ne s'en saisisse pas. Tout d'abord, don Quichotte – celui qui se prend pour un homme d'action, pour un grand chevalier promis à la conquête de plusieurs royaumes, comme l'avait été son modèle Amadis – adopte un rôle presque subalterne par rapport à son propre serviteur, se transformant en son conseiller. Certes, ce n'est pas la première fois que le chevalier errant affiche ses capacités à donner des conseils mesurés à quiconque croise son chemin, mais il le fait le plus souvent dans des domaines où il ne se trouve pas vraiment impliqué, où il peut prendre, à peu de frais, de la distance et montrer sa supériorité morale et son autorité. En revanche, lors de l'insolite ascension de Sancho Panza à un poste de gouvernement, il est pris à contre-pied, engagé émotionnellement, ne pouvant s'inspirer directement

des attitudes de ses modèles chevaleresques. En effet, son écuyer, ignorant et illettré, vient d'être nommé gouverneur d'une insula, alors que lui, son maître, n'a pas encore réussi à s'emparer du moindre petit royaume. Sans pouvoir éviter de montrer son amertume, mais faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il endosse la responsabilité de lui donner quelques leçons.

Les caractéristiques de ce « traité en miniature », comme l'a appelé Bleznick, ont été bien étudiées par plusieurs auteurs[12] et ils n'ont pas manqué de s'apercevoir de la différence existante entre les pratiques fort capricieuses du chevalier errant et la théorie qu'il expose[13]. Dans la partie orale, celle qui correspond aux enseignements formulés de vive voix par don Quichotte, on a constaté la présence d'un premier chapitre consacré à la morale du futur gouverneur, alors que le chapitre qui suit est plutôt destiné à améliorer son comportement en société[14]. On pourrait ajouter que le premier contient toute une liste de préceptes, avec peu d'interventions de Sancho, tandis que le deuxième se rapproche plutôt d'un vrai dialogue, savoureux et drôle à cause des incartades d'un futur gouverneur qui n'hésite pas à exprimer ses doutes quant à sa capacité de respecter tant de règles – ce qui irrite au plus haut point son mentor. La lettre, bien que brève, aurait le contenu, parmi les trois textes, le plus proche de la pratique politique. En effet, dans celle-ci don Quichotte s'inquiète des habiletés nécessaires au gouverneur pour gagner l'amour du peuple. Il ne s'agit plus de consignes sur ce que Sancho doit faire pour éviter de montrer ses manières paysannes, mais de ce qu'il doit faire pour que le peuple ne pense que du bien de celui qui exerce le pouvoir. Il est intéressant de noter que dans cette lettre le chevalier essaie de donner de conseils pouvant être compris comme des améliorations nécessaires à ce qui a été jusqu'à ce moment la pratique de gouvernement de son écuyer et, parfois, comme des rectifications des préceptes que don Quichotte lui-même avait mis en avant dans un premier temps. Le contenu de ces nouvelles recommandations s'éloigne

12 Entre autres : Donald W. Bleznick, « Don Quijote's Advice… », art. cit., p. 62-65 ; Angelo J. Di Salvo, « Spanish Guides to Princes… », art. cit., p. 52-54 ; Helena Percas de Ponseti, « Los consejos de Don Quijote a Sancho », in Michael D. McGaha (éd.), *Cervantes and the Renaissance*, Juan de la Cuesta, 1980, p. 194-236.

13 Domínguez Berrueta fait état des incohérences entre les conseils donnés par don Quichotte à Sancho et ses propres pratiques. Cf. M. Domínguez Berrueta, « La peregrina y extraña moral de Don Quijote », *Anales de la Universidad de Madrid*, nº 5, 1936, p. 43.

14 « *In Chapter XLII don Quijote discusses the attributes of the governor's soul (mind, intelligence) and in the following chapter he discourses upon his official's physical characteristics* », D. Bleznick, « Don Quijote's Advice… », art. cit., p. 62.

à nouveau des conseils enracinés dans la tradition érasmiste et chrétienne. Ces derniers, indispensables pour la morale individuelle, ne doivent pas empêcher d'introduire une pointe de machiavélisme, indispensable pour plus d'efficacité dans la pratique du pouvoir.

Prenons, par exemple, les conseils sur la façon de se présenter et de s'habiller. Avant le départ de Sancho vers l'insula Barataria, don Quichotte rappelle la modestie des origines sociales du nouveau gouverneur et le prévient contre tout reniement de celles-ci : « *Haz gala, Sancho, de la humildad de tu linaje* » (*DQ*, II, chap. XLII, p. 868). Dans son habillement, il doit rester correct, bien apprêté, sans plus : – « *No andes, Sancho, desceñido y flojo* » (*DQ*, II, chap. XLIII, p. 871)[15]. Les critères de modestie recommandés sont confirmés par les considérations sur les vêtements de ses serviteurs. Ainsi, s'il s'avérait nécessaire de donner une livrée à ces derniers, il ne faudrait pas que l'apprenti gouverneur tombe dans l'ostentation laissant de côté les obligations de la charité :

> *Dásela honesta y provechosa más que vistosa y bizarra y repártela entre tus criados y los pobres : quiero decir que si has de vestir seis pajes, viste tres y otros tres pobres, y así tendrás pajes para el cielo y para el suelo.* (*DQ*, II, chap. XLIII, p. 871-872)

Quelle ne serait pas notre surprise lorsque nous nous rendrions compte que, finalement, Sancho n'aurait suivi que trop fidèlement le modèle d'humilité chrétienne proposé par son maître. C'est du moins la déduction qui s'impose à la lecture de la lettre envoyée par le chevalier – toujours installé dans le château des ducs dans une oisiveté de plus en plus malheureuse – quelque temps après. En effet, ce que don Quichotte lui reproche à ce stade c'est de rester trop humble, peut-être trop conscient de ses origines modestes ; une conduite qui pourrait lui attirer le mépris du peuple :

> *Quiero que adviertas, Sancho, que muchas veces conviene y es necesario para la autoridad del oficio, ir contra la humildad del corazón, porque el buen adorno de la persona que está puesta en graves cargos ha de ser conforme a lo que ellos piden, y no a la medida de lo que su humilde condición le inclina. Vístete bien* […] *con el hábito que tu oficio require.* (DQ, II, chap. LI, p. 941)

Un nouveau soupçon de machiavélisme se manifeste dans la même lettre lorsque don Quichotte, loin de s'en tenir à la morale rigoureuse de ses premiers

15 Il semblerait pourtant que le duc ait décidé pour lui, car le narrateur nous le montre habillé autrement que d'habitude : « *Salió, en fin, Sancho acompañado de mucha gente, vestido a lo letrado, y encima un gabán muy ancho de chamelote de aguas leonado, con una montera de lo mismo, sobre un macho a la jineta* » (*DQ*, II, chap. XLIV, p. 879).

conseils, demande à Sancho, non pas d'avoir un comportement absolument vertueux, mais d'éviter que ses éventuelles faiblesses soient connues, et que la propagation de celles-ci n'entraîne sa chute :

> *No te muestres, aunque por ventura lo seas, lo cuya yo no creo, codicioso, mujeriego, glotón ; porque en sabiendo el pueblo y los que te tratan tu inclinación determinada, por allí te darán batería, hasta derribarte en el profundo de la perdición.* (*DQ*, II, chap. LI, p. 942)

Une fois établis quelques indices de l'étendue et la richesse de la thématique politique dans le *Quichotte*, nous pouvons revenir sur le mode d'utiliser le terme « *pueblo* » dans l'ensemble du roman. Le premier sens de « *pueblo* », peu fréquent, désignant la totalité des individus soumis aux mêmes lois, est associé aux enjeux liés à l'expérience de gouvernement menée par Sancho dans l'insula Barataria. Nous l'avons vu, don Quichotte, après lui avoir conseillé d'être humble et de ne pas l'être en excès, l'encourage dans sa lettre à ne pas faire étalage de ses goûts et intérêts personnels, car les connaissant, les sujets pourraient les utiliser pour l'affaiblir ou causer sa chute. Conseil machiavélien largement repris en Espagne par des auteurs supposément contraires à la doctrine de l'écrivain florentin[16].

Dans un autre registre, Quichotte incite Sancho à se montrer respectueux envers tous ses sujets et à leur assurer l'abondance de nourriture :

> *Para ganar la voluntad del pueblo que gobiernas, entre otras has de hacer dos cosas: la una, ser bien criado con todos, aunque esto ya otra vez te lo he dicho; y la otra, procurar la abundancia de los mantenimientos*[17]. (*DQ*, II, chap. LI, p. 941)

Mais le peuple aurait besoin aussi d'être impressionné par les qualités de ses gouvernants et mieux admettre leur autorité. Le folklore fournit des exemples frappants de clairvoyance judiciaire que Cervantès utilise[18] :

---

16 Juan Márquez dit à ce propos : « *conviene que el Príncipe vicioso esconda sus vicios de los ojos de los ojos de los vasallos, porque no los arrastre tras sí con su mal ejemplo* », *op. cit.*, *El gobernador cristiano*…, p. 113.

17 Juan Márquez ne dit pas autre chose : « *Y porque el buen Príncipe, conforme a doctrina de Aristóteles, ha de ser padre del pueblo, a quien todos puedan boluer los ojos en una necesidad pública, y para poderles socorrer en ella, es necessaria la preuencion de los tesoros, donde sin largas, y remisiones se halle pronto el remedio como lo halló Faraón en el erario Real, de que mandó comprar el trigo que distribuía Joseph en los años de la grande hambre* », *op. cit.*, p. 28.

18 A. Redondo rappelle l'existence de pratiques carnavalesques similaires à celles dont Sancho devient protagoniste : « *hay que recordar que uno de los pleitos jocosos que le presentan a Sancho es el de la mujer forzada* (XLV, 20-26). *Es menester añadir que había en Francia una tradición de causas*

> *Es costumbre antigua en esta ínsula, señor gobernador, que el que viene a tomar posesión desta famosa ínsula está obligado a responder a una pregunta que se le hiciere, que sea algo intricada y dificultosa, de cuya respuesta el pueblo toma y toca el pulso del ingenio de su nuevo gobernador; y así, o se alegra o se entristece con su venida.* (*DQ*, II, chap. XLV, p. 888)

Nous pourrions tirer de ces constatations, ou d'autres semblables, une première conclusion : le « *pueblo* » tel qu'il est conçu par don Quichotte, n'est pas une masse capricieuse, mais plutôt une communauté agissante, capable de juger ceux qui le gouvernent ; la personne exerçant le pouvoir doit, en conséquence, être attentive afin de ne pas perdre son prestige et son autorité. La bonne appréciation morale du gouvernant par le peuple est l'un des principaux gages de sa permanence. Le peuple, en quelque sorte, est montré comme le dépositaire d'un pouvoir capable de mettre à mal celui de la personne qui exerce son autorité sur lui.

De manière assez logique par rapport aux conseils précédents, une fois que don Quichotte a découvert, à sa grande surprise, la capacité de Sancho et sa moralité pour assumer ces tâches, l'incite à gagner l'estime du peuple. Il doit se la procurer en prévenant ce qui pourrait être les motifs de mécontentement et en évitant des agissements excessivement autoritaires. Un conseil qui appelle à l'adaptabilité du gouvernant et qui constitue encore, peut-être, une forme de critique envers les hommes de pouvoir, trop imbus d'eux-mêmes.

La deuxième acception de « *pueblo* » employée pour désigner la partie de la population la plus nombreuse, la plus pauvre et la moins cultivée, a pour nous un intérêt particulier, car ce *vulgo* constitue un motif de préoccupation constante pour Cervantès. En effet, en bon humaniste, il ne conçoit pas le labeur de l'intellectuel sans un souci d'exemplarité. Il considère que ses œuvres doivent contribuer à la culture et la moralité des moins instruits. Ceci n'empêche pas le narrateur de faire usage à l'occasion de quelques lieux communs, rappelant l'irrationalité des réactions en masse des gens du peuple et l'attitude peu vaillante de don Quichotte dans des pareilles circonstances :

> *Cuando el valiente huye, la superchería está descubierta, y es de varones prudentes guardarse para mejor ocasión. Esta verdad se verificó en don Quijote, el cual, dando*

---

burlescas que, al principio, juzgaban paródicamente los jueces y letrados del Palacio de Justicia de París (la Basoche*) y de otras ciudades, principalmente en Carnaval. Estos juicios daban lugar a debates festivos que cuajaron en farsas y representaron entonces verdaderos cómicos* ». Cf. A. Redondo, « Tradición carnavalesca y creación literaria: del personaje de Sancho Panza al episodio de la ínsula Barataria en el Quijote », *Bulletin Hispanique*, vol. 80, n° 1, 1978, p. 61-62.

> *lugar a la furia del pueblo y a las malas intenciones de aquel indignado escuadrón, puso pies en polvorosa y, sin acordarse de Sancho ni del peligro en que le dejaba, se apartó tanto cuanto le pareció que bastaba para estar seguro.* (*DQ*, II, chap. XXVIII, p. 766)

Contrairement à bien d'auteurs qui voudraient entretenir l'ignorance du peuple ou qui ne croient pas qu'un changement de ses mœurs soit possible, Cervantès, à travers ses personnages, aussi bien que dans la préface du *Quichotte*, n'a de cesse de souligner la nécessité d'agir sur lui. Loin de se limiter à le contenter pour obtenir un succès facile, il a l'ambition de transformer ses goûts et de lui montrer des exemples qui contribuent à corriger ses défauts.

Le curé du village fait montre de cette préoccupation dans un passage bien connu du roman, lorsqu'il fixe les critères d'une bonne comédie :

> *Y desta manera se harían buenas comedias y se conseguiría felicísimamente lo que en ellas se pretende; así el entretenimiento del pueblo como la opinión de los ingenios de España, el interés y seguridad de los recitantes, y el ahorro del cuidado de castigallos.* (*DQ*, I, chap. XLVIII, p. 497-498)

De même, dans le paratexte de la première partie de *Don Quichotte*, le préfacier, ainsi que l'ami qui dialogue avec lui, se soucient du public. Et parmi le public lecteur ils sont spécialement préoccupés par la partie la plus particulièrement influençable de celui-ci, à tel point que cette inquiétude est invoquée comme la principale raison de l'écriture de *Don Quichotte*. Le public ignare, plus passionné que nul autre des récits chevaleresques, est le principal destinateur d'un livre écrit dans le seul but de discréditer ce genre littéraire : « *vuestra escritura no mira a más que a deshacer la autoridad y cabida que en el mundo y en el vulgo tienen los libros de caballerías* » (*DQ*, I, « Prólogo », p. 13).

Nous sommes loin des jugements que les écrivains politiques, en employant des métaphores plutôt grossières, portent souvent sur cette partie de la population. Parmi les images les plus utilisées se trouve celle que forge Horace dans sa première épître adressée à Mécène. Pour lui le peuple « *Bellua multorum es capitum* », il est une bête à plusieurs têtes. Ses imitateurs sont légion dans la littérature politique du XVII^e^ siècle : « *el pueblo es bestia de muchas cabezas* […] *y de muchos gustos* », dit Sancho de Moncada à son instar[19] ; « *bestia compuesta de tantas cabezas y monstruo compuesto de tanta variedad de animales* », renchérit

19 Sancho de Moncada, éd. Pierre Vilar, *Restauración política de España*, Madrid, Instituto de Estudios Políticos, 1974 (1re éd. 1619), p. 231.

Márquez[20] ; Pedro Fernández Navarrete parle « *del inconstante pueblo; porque como bestia de cien cabezas sigue diferentes opiniones imposibles de concordar*[21] ».

Cervantès s'inquiète des réactions de ce tiers état lecteur – du *vulgo* – au même titre, ou presque, que l'homme politique craint et s'inquiète des réactions de la partie majoritaire et plus pauvre de la population. Il veut s'attirer la faveur du peuple, mais il ne veut pas le faire à n'importe quel prix. Comme le dit l'un de ses personnages, les conséquences de mauvaises lectures sont néfastes : « *son perjudiciales en la república estos que llaman libros de caballerías* », des livres que les gens ne peuvent les lire que portés par « *un ocioso y falso gusto* » (*DQ*, I, chap. XLVII, p. 489).

Fait partie de ce public non seulement : « *la gente plebeya y humilde, que todo aquel que no sabe, aunque sea señor y príncipe, puede y debe entrar en número de vulgo* » (*DQ*, II, chap. XVI, p. 667) ; ce « *vulgo* », ennemi médisant, que Mateo Alemán abhorre jusqu'au point de lui adresser, dans son *Guzmán de Alfarache*, une préface agressive, distincte de celle, très respectueuse, destinée au lecteur intelligent ou « *discreto lector* ».

Certains spécialistes ont soutenu que l'attitude de Cervantès à l'égard du « *vulgo* » était semblable à celle d'Alemán. Arco y Garay dit que : « *como los grandes escritores del Renacimiento, sintió desdén por el vulgo*[22] ». Américo Castro ajoute, non sans un certain embarras, que ce jugement de notre auteur est une conviction et non pas « *un accidente retórico*[23] ».

Mais, si c'était le cas, pourquoi s'inquiéter autant pour une partie des lecteurs que l'on méprise ? Au même titre que la préface, les discours de l'ecclésiastique et du curé du village – reconnus fréquemment comme des porte-parole de l'auteur – sur les romans de chevalerie et la *comedia nueva* respectivement (*DQ*, I, chap. XLVIII-XLIX) nous permettent de constater :

1. Le souhait de détourner le public lecteur et spectateur de la lecture des livres de chevalerie et des mauvaises pièces de théâtre.
2. Le désir de remplacer ce type de lectures et de divertissements par d'autres qui seraient plus appropriés, tant du point de vue éthique qu'esthétique.

---

20 Juan Márquez, *El gobernador…*, *op. cit*., p. 162.

21 Pedro Fernández Navarrete, *Carta de Lelio Peregrino a Estanislao Borbio, privado del rey de Polonia*, in Diego Saavedra Fajardo, Pedro Fernández Navarrete, *Obras*, Madrid, BAE, 1947, p. 373-374.

22 Ricardo del Arco y Garay, *La sociedad española en las obras de Cervantes*, Madrid, Patronato del Cuarto Centenario de Cervantes, 1951, p. 593.

23 Américo Castro, *El pensamiento de Cervantes*, Barcelona, Noguer, 1980, p. 213.

Pour l'ensemble des motifs évoqués, le peuple apparaît comme objet constant de préoccupation dans les deux prologues et tout au long du récit. En effet, Cervantès essaie de gouverner son ouvrage vers le cap qu'il s'était fixé, en attirant son lecteur « illustre, ou peut-être plébéien » dans son camp, celui de la perfection esthétique et de l'exemplarité morale.

Le cheminement de notre analyse nous a amené à rappeler et – nous l'espérons – à préciser la réflexion politique existante dans le roman de Cervantès, mais surtout à observer le lien entre celle-ci et ses préoccupations humanistes. En effet, les termes « *pueblo* » et « *vulgo* », permettent d'établir le lien entre les deux registres. Pour notre auteur, l'homme politique doit se plier à la morale et rester prudent dans son comportement quotidien, mais il doit également tenir compte de la situation réelle du peuple, de ses besoins et de ses opinions et habitudes et agir en conséquence. Une reconnaissance de cette réalité est nécessaire pour pouvoir réussir en tant que gouvernant sans, pour autant, abandonner ses exigences éthiques. Beaucoup de responsables politiques laissent de côté ces idéaux se limitant à chercher leur commodité et enrichissement. Le contre-exemple de cette attitude si répandue, présenté avec toute l'ambiguïté nécessaire, est le gouvernement de Sancho dans l'insula Barataria. L'écuyer de don Quichotte sort de son gouvernement par volonté propre, sans avoir profité de sa position pour s'enrichir et après avoir agi presque dans toutes ses obligations de manière irréprochable.

En ce qui concerne l'activité intellectuelle, Cervantès pense qu'un auteur est tributaire du même genre d'exigences qu'un l'homme politique. L'écrivain, romancier ou dramaturge, ne peut faire semblant d'ignorer les caractéristiques du public destinataire de ses œuvres, il ne peut pas ignorer sa fragilité ni ses défauts. Mais, comme le responsable politique, l'écrivain doit utiliser ces informations à bon escient, autant sur le plan esthétique que sur celui de l'exemplarité morale. Sa mission n'est pas de conforter le « *vulgo* » dans ses goûts médiocres et sa moralité incertaine, même si cela lui permettrait d'être acclamé par celui-ci, mais de l'amener à bon port, là où ce public pourra trouver du plaisir sans être victime d'un art utilitariste. Les romans, comme les pièces de théâtre, ne peuvent pas être faits seulement dans le but d'un profit immédiat et considérés uniquement « *mercadería vendible* » (*DQ*, I, chap. XLVIII, p. 497).